Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 10

Artikel: Cruel
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225156

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Tu vois bien qu'ils te font marcher et qu'ils sont bien d'accord avec toi !

— Bien d'accord, bien d'accord ! On n'a qu'à voir l'ouvrage qu'ils vous sortent, les jeunes de maintenant ! Ça ne pense qu'au « fotebal » et au cinéma, mais pour le reste !... Ah ! pour vous promettre monts et merveilles, ils sont un peu là, ça ne leur coûte rien ! Mais quant à tenir... vous pouvez courir longtemps ! Un exemple ? Tenez cette affiche qui est là (il nous montrait un carton portant l'avis bien connu : travail prompt et soigné), eh bien ! tout le monde en colle une sur sa porte, mais pas un seul qui essayerait de lui faire dire la vérité !

Dans le quartier, tout le monde connaissait François pour un excellent cordonnier, et le travail ne lui manquait pas. Il était fier de tenir les promesses de sa pancarte ! Aussi, quelques-uns d'entre nous parmi les plus malins, décidèrent de lui jouer une farce.

Ils découpèrent un carton semblable à celui qui était en montre et le lui substituèrent adroitement. Il était semblable à l'ancien quant à la forme... mais le texte annonçait à qui voulait le lire :

Travail modéré
Prix soignés

Pendant deux ou trois jours, les gens s'attroupaient devant l'échope, riaient, interpellaient ce brave François qui n'y comprenait rien :

— Alors, François ! On lutte contre le chômage ! Tu as raison, mon vieux, on en fait toujours trop !

Nous lui demandions :

— Qu'est-ce qu'ils te veulent, tes voisins ?

Il levait les épaules, et répondait, dédaigneux :

— Bien faire et... laisser braire !!!

Un matin, la pancarte disparut. Comme d'habitude, on vint faire notre petit bout de causette, un peu anxieux de la réaction de notre brave ami.

— Salut, François, comment ça va ?

— Salut, mon vieux, ça va, ça va !

Et il se mettait à siffler tout doucement, donnant toute son attention à un ressemelage.

La situation était pénible. On ne pouvait pas rester ainsi à ne rien se dire. Alors, le grand Louis, qui avait monté l'affaire, s'avança la main tendue :

— Allons, François, sans rancune, hein !

Et François, une larme à l'œil, tout ému de notre repentir, sentit fondre sa rancune, pas bien profonde.

— Eh bien, n'en parlons plus ! Mais vous me faites de rudes gosses !

— T'en fais pas, mon vieux, on va se racheter ! Viens avec nous boire un verre, ça te donnera du cœur au ventre !

Et voilà toute la bande qui entraîne François et te l'assied devant un litre de blanc !

Mais ce pauvre François n'avait pas essuyé tous les crève-cœurs : Mis en joie par quelques rasades, il commença à nous parler de son rêve qui allait bientôt se réaliser, grâce à quelques économies.

Tout le monde le connaissait son rêve ! Et on le « chinait » sans qu'il le prenne de mauvaise part. Il aimait tellement qu'on lui en parle ! Alors il se plaisait à vous dépeindre ce que son imagination lui suggérait.

— Représentez-vous ce que ça doit être de se sentir enlever dans l'espace, de voir les maisons, les gens tout-petits et le lac, et les montagnes !

— Ah ! mon vieux, et l'accident si facile ?

— Mais non ! des blagues tout ça, avec les avions qu'on construit maintenant, on est aussi sûr que dans son lit ! Ah ! rien que d'y penser, j'aimerai y être déjà !

Jamais il n'aurait crû que son rêve allait s'accomplir si tôt !

(A suivre.) *Benj. Guex.*

Cruel. — Lui: Ma chère, tu vas être obligée de te remettre à faire la cuisine.

Elle. — Pourquoi donc ?

Lui. — Le médecin assure que je mange trop.

NOTES DE FRAIS

Qu'en été, chaud comme au tropique,
Le soleil nous brûle, c'est bien.
Mais qu'en hiver le froid nous pique,
Nous nous insurgeons, oh combien !

Notre baromètre en détresse
S'affaiblit, d'instants en instants,
Voici quelque chose qui baisse
Et nous ne sommes pas contents.

Sous la neige au flocon gracile
Nous avons, dans un blanc décor,
Les sports d'hiver, à domicile,
Et cela nous déplaît encor.

Chacun de nous, les mains gelées,
Trouve en sortant de sa maison,
La Promenade des Onglées...
Et l'on se plaint de la saison !

Le givre expose à la fenêtre
De blanches fleurs tous les matins,
Mais nous les faisons disparaître
Avec des cris de Philistins.

Cependant que la bise joue
Sur la peau fraîche des tendrons,
Elle remplace sur leur joue
Les fards aux rouges escadrons...

Vous voyez que l'on peut défendre
Une cause, avec ses méfaits,
Mais c'est une cause, à tout prendre,
Qui comporte de chauds effets !...

P. M.

DES NOUVELLES RASSURANTES

LA grippe exerce partout ses ravages. Rassurez-vous. La double pneumonie couche bien des gens dans leur lit. Rassurez-vous. La bronchite réduit à l'inaction bien des hommes et des femmes. Rassurez-vous. Le coryza incommode des multitudes et fait risquer la sinusite. Rassurez-vous.

Rassurez-vous, car on ne meurt plus si facilement aujourd'hui qu'autrefois.

Les statistiques nous apprennent en effet, que la durée moyenne de la vie était, voici deux siècles, de 28 à 29 ans.

En 1789, l'homme vivait en moyenne 32 ans; vers 1825, c'était 37 ans; en 1856, ce fut 40 ans. Et actuellement la vie moyenne d'un homme est de cinquante ans.

Vous voyez que tout va bien pour l'espèce humaine. Elle gagne actuellement sur la mort 20 ans par siècle et en se basant sur les statistiques, il n'est pas difficile de prévoir qu'en l'an 2233 on vivra couramment jusqu'à l'âge de 110 ans.

En l'année 2733, les hommes de 200 ans ne seront pas plus rares que ceux de 50 aujourd'hui.

Oui, mais les statistiques sont-elles exactes ?

ON CAUSE DU MARIAGE DE JEAN-LOUIS

DEPUIS le printemps dernier, on savait, par le village, qu'un mariage se mijotait sérieusement entre Jean-Louis, fils unique de Sami Perrotzet, l'ancien syndic, et la Fanchette aux Brailloud, de la Greubenette. Pourquoi pas, après tout ? Les deux familles se valaient, à peu de chose près, sauf que les Brailloud n'ont jamais eu de syndic dans leur parenté, pas même un assesseur. Chez les premiers, deux ou trois poses de terrain de plus que chez les autres qui, eux, avaient peut-être trois ou quatre têtes de bétail en plus, pour faire la contre-partie. On disait aussi que le domaine des Brailloud n'était pas franc d'hypothèque, mais que, par contre, il y avait de belles espérances ; une tante du côté de la mère Brailloud, veuve d'un notaire et pas bien solide de santé. Elle allait sur ses septante ; ses picaillons devaient bien aller dans les huitante à nonante mille et reviendraient tout droit à sa nièce, la Fanchette.

Or, voilà que ce mariage était affiché à la maison-de-ville. C'était donc une affaire décidée, cette fois. Ça faisait causer, le soir, à la laiterie. Même qu'au jour de la lessive de la femme au syndic, on le savait déjà, à ce qu'il paraît. Les langues avaient de quoi s'aiguiser.

— Feront-ils au moins une noce un peu de sorte ? disait l'Elise au maréchal, chez l'épicière.

— Pour ce qui est des Perrotzet, ils ne sont pas regardant à la dépense ; du reste, ils ont de quoi. Du côté des Brailloud, ça sera déjà plus dur. La mère est joliment peignette et François, le frère de Fanchette, veut être dragon. On sait ce que ça coûte, mais pas ce que ça rapporte.

Mademoiselle Elodie, l'institutrice, à la dernière séance de la société de couture, avait aussi dit son mot.

— Y en a un qu'on ne verra pas à la noce, c'est l'Auguste à l'assesseur, qui étudie par Lausanne. A-t-il assez tourné autour de la Fanchette, depuis l'école déjà ! Mais ça n'a rien donné parce que ses parents étaient en bisebille, depuis longtemps, avec les Brailloud, rapport à un héritage où ils n'ont pas eu leur part, à ce qu'on dit.

Tout de même, c'est pas croyable ce qu'un mariage peut faire causer, dans un village. C'est comme un incendie qu'on ne sait pas comment le feu a pris. Il y en a toujours qui veulent en savoir plus long que d'autres. Pour les deux qui allaient se mettre la corde au cou, on en disait autant de bien que de mal, suivant qu'on était plus ou moins bien partagé, quand l'une ou l'autre des deux familles faisait boucherie. Un ou deux atriaux de plus ici, un peu moins de saucisse à griller par ailleurs, ça suffisait pour faire monter ou descendre la balance. La femme à Marc-Abram de la Poste avait de l'estime pour Jean-Louis parce que son fils, l'Albert, était son sergent, au service et que le jeune Perrotzet avait toujours de quoi payer un litre ou deux aux copains de la chambrée. Il n'était pas regardant ; donc, c'était un bon type.

La Lucie de la « Croix Blanche », par contre, trouvait que ce taborniau de Jean-Louis avait bien de la chance de pouvoir entrer dans une famille comme les Brailloud. Madame la régente, en sortant du sermon, avait confié en secret à la tante Françoise, la marraine de Fanchette, que si l'Adèle au notaire Planchet avait voulu, elle n'avait qu'à dire oui, pour être Madame Perrotzet, mais qu'elle avait ses raisons pour rester fille, pour le moment.

Pour la Fanchette, les langues y allaient bon train aussi.

— C'est une bonne travailleuse ; ça, il faut le lui laisser. Mais... pour ce qui est de la « joliveté », ma foi, il ne fallait pas être trop exigeant. Jean-Louis aurait pu trouver mieux. Et avec ça, elle est toujours fagotée comme une pauvresse qui n'aurait que la vente de la dent-de-lion et du rampon, pour vivre.

L'Alfred à David, l'inspecteur, qui est porte-jet dans les pompiers, laissait à entendre, l'autre soir, au « Café du Raisin » que la Fanchette lui avait « couraté » après, assez longtemps et que, s'il avait voulu!... Lydie, la petite couturière qui va quelquefois en journée chez les Brailloud, trouvait que ce mariage était bien assorti.

— Jean-Louis n'a pas inventé le fil pour couper le beurre et sa future est bête comme une oie. C'est tout juste si elle sait donner aux poules, soigner un carreau de branlette et porter les «quatre heures» aux hommes, pendant les foins.

Il n'y avait guère que l'épicière qui ne disait ni du bien, ni du mal des futurs époux.

— Il faut d'abord les laisser revenir de chez le pétabosson et de l'église. Ils veulent assez savoir s'arranger sans que tout le monde s'en mêle. C'est pas des phénomènes, ni l'un ni l'autre. Ils sont du gros tas, voilà. Mais ils paraissent s'aimer joliment ; c'est déjà quelque chose.